

La méthode Boucar

Frédéric Morneau-Guérin

Chef de pupitre, sciences

Boucar Diouf

Ces esprits qui dorment dans les semences

Montréal, Éditions La Presse, 2024, 292 pages

Ce qu'il convient d'appeler la méthode Boucar est bien connu. La démarche va à peu près comme suit: amorcez une réflexion sur un sujet donné en posant un regard lucide et sans complaisance, mais bienveillant sur les croyances et pratiques animistes de vos ancêtres et en éclairant le tout d'éléments informatifs issus des sciences du vivant qui seront abordés tangentiellement sous une forme simplifiée ou encore par le biais de métaphores évocatrices; développez un propos cohérent tout en embrassant les bifurcations prescrites par le suivi du fil d'une pensée éclectique; rendez au passage hommage à un aïeul disparu s'étant distingué par sa personnalité colorée, ses traits de caractère dominants distinctifs ou la singularité du système de ses croyances; greffez-y certains souvenirs d'enfance (parfois heureux, d'autres fois douloureux); posez un regard sur le vague à l'âme odysseé, mais aussi sur la félicité qui résultent de l'expérience de l'immigration; saupoudrez le tout de quelques jeux de mots faciles et de tout autant de mots d'esprit sans malice; truffez l'ensemble de proverbes africains, de perles de sagesse et de blagues plus recherchées et le tour est joué. Vous obtiendrez un essai qui résulte de l'hybridation d'un ouvrage de vulgarisation scientifique, d'une œuvre de réflexion accessible et de mémoires engageantes. Le tout est aussi irrésistiblement attirant qu'un petit pain tout droit sorti du four se laissant dévorer tout d'une venue. Si n'est pas faux de dire que l'encas n'atteint pas les plus hauts sommets en termes de densité nutritionnelle, on se tromperait très lourdement si l'on allait s'imaginer qu'il n'y a là que des calories creuses.

Déoulant indiscutablement d'une application de la méthode Boucar, l'essai *Ces esprits qui dorment dans les semences* n'en demeure pas moins un cas d'espèce. Nous reviendrons sur cette dernière affirmation plus loin, mais d'abord tâchons de cerner dans ce livre le plus petit dénominateur commun susmentionné.

D'abord, le titre de l'ouvrage se veut un clin d'œil nostalgique à Mame Sanou, la grand-mère de l'essayiste. Cette dame au pouce vert – dont la connaissance empirique de la flore indigène et allogène locale a assurément contribué à éveiller et entretenir

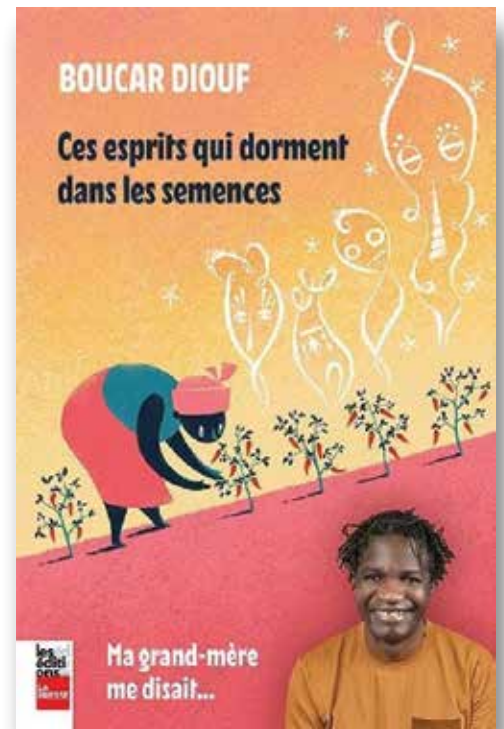
l'intérêt de son petit-fils pour la biologie – avait pour son dire que les semences des végétaux abritent des esprits qui exercent une emprise sur nous.

Prenant appui sur cette assertion, qu'il considère sous un angle métaphorique et non littéral, Boucar Diouf nous invite dans un premier temps à prendre conscience des nombreuses assuétudes avec lesquelles nous sommes aux prises: la dépendance au doux goût du sucre, l'accoutumance aux substances stimulantes comme la caféine, la dépendance aux substances psychotropes comme le tabac, ou encore l'habitude aux composés chimiques comme la capsaïcine que l'on retrouve dans les piments et qui provoque en bouche un effet d'irritation étrangement envoûtant. Dans un deuxième temps, il nous explique les mécanismes

L'omniprésente thématique de l'immigration se trouve elle aussi abordée, et ce, de plusieurs façons. On disserte par exemple à propos du périple autour du globe d'une douzaine d'espèces de plantes (la tomate, la patate, l'arachide, le maïs, les courges, la canne à sucre, le bananier, le caféier, le thé, le coton, etc.) s'épanouissant désormais en des contrées très éloignées de leurs régions d'origine. On décrit au passage comment ces organismes se sont adaptés à leur nouvel environnement sans se dénaturer complètement.

biologiques qui régissent nos dépendances alimentaires. En vue de nous permettre de mieux comprendre notre propre rapport au sucre, par exemple, il nous fait part de divers exemples fascinants de coévolution entre certaines plantes et tout autant d'espèces de fourmis. Ces insectes sont à certains égards nos compagnons d'infortune, car elles sont au moins aussi accros au saccharose que nous pouvons l'être (voire parfois bien plus encore puisque plus d'une dizaine de milliers d'espèces différentes de plantes ont développé de stupéfiants moyens de fidéliser les fourmis auxquelles elles fournissent le logis et le couvert en échange de leur protection active contre les phytophages et les végétaux compétiteurs).

L'omniprésente thématique de l'immigration se trouve elle aussi abordée, et ce, de plusieurs façons. On disserte par exemple à propos du périple autour du globe d'une douzaine d'espèces de plantes (la tomate, la patate, l'arachide, le maïs, les courges, la canne à sucre, le bananier, le caféier, le thé,



le coton, etc.) s'épanouissant désormais en des contrées très éloignées de leurs régions d'origine. On décrit au passage comment ces organismes se sont adaptés à leur nouvel environnement sans se dénaturer complètement. Les grandes migrations végétales dont il est question dans ce livre ont débuté à l'âge des explorations maritimes entreprises par les puissances européennes et se sont poursuivies tout au long des vagues successives d'expansion coloniale. Il ne faut donc pas se surprendre si les récits qui sont narrés comportent leur lot de tragédies humaines.

À la rencontre de deux récits – celui de l'arachide et celui du coton –, l'auteur saisit l'opportunité pour présenter un géant du monde de l'agronomie méconnu du grand public: George Washington Carver. Né à l'aube du début du dernier tiers du XIX^e siècle dans la condition d'esclave, cet homme passionné par la flore dut – pour faire son chemin dans la vie et permettre à son génie de donner du fruit – se relever d'une longue succession de drames à fendre le cœur et surmonter ses traumatismes afin de parvenir, dans un climat social et politique extrêmement tendu, à s'instruire. L'hommage que lui rend Boucar Diouf en lui consacrant quelques belles pages constitue au demeurant le point culminant du livre.

Là où l'opus imprégné de mélancolie se distingue nettement des précédents, c'est par le choix fait par l'auteur d'aborder frontalement (et de manière bien plus prépondérante que dans ses précédents essais) des questions sociales au sujet desquelles il prend position de manière assumée. Du reste, Diouf reconnaît avoir développé l'idée d'écrire ce livre lors d'une visite, avec sa famille, de l'île de Gorée, ce lieu de mémoire de la traite négrière transatlantique survenue entre du XVI^e au XIX^e siècle (avec certes une stupéfiante intensification au cours du XVIII^e siècle) qui aura vu autour de 13 mil-

La recette de Fred Pellerin

Olivier Ménard

Professeur de littérature au collège Montmorency

Martine Roberge et Catherine Lemay
Fred Pellerin. Un artiste entre conte et humour
 Québec, Presses de l'Université Laval, 2024, 251 pages

Fred Pellerin, célèbre conteur de Saint-Élie-de-Caxton. L'artiste bien connu a reçu un doctorat *honoris causa* à l'Université du Québec à Trois-Rivières en 2019, où il a fait des études en littérature française. Dans son discours de réception, Fred souligne que le conte, pris de haut, est souvent perçu «comme un dernier artisanat perdu quelque part avec le tricot de pantoufle¹». Son souhait a été, et est toujours, de le repopulariser, ce qu'il fait avec brio depuis le début du millénaire. Il a ainsi fortement contribué à son renouveau, tout en mettant son village natal sur la carte de la Mauricie, du Québec, et du monde. Mêlant jeux de mots et humour, Pellerin s'est fabriqué au fil des ans une réputation qui fait désormais sa renommée. Et chercheurs et spécialistes de la littérature s'activent maintenant à comprendre ce qui fait la recette du conteur de Saint-Élie.

Martine Roberge, professeure en sciences historiques spécialisée en ethnologie à l'Université Laval, et sa collègue Catherine Lemay, traductrice et langagière, décortiquent cette recette «pellerinesque» de ses contes, tant à l'oral qu'à l'écrit, dans leur essai paru en 2024, l'une des premières études analytiques sur l'œuvre de ce conteur exceptionnel. Avec l'aide de leurs étudiants, elles ont ausculté minutieusement, pendant environ une décennie (!), chacun des cinq premiers contes du caxtonien : «Dans mon village, il y a Belle Lurette» (2000), «Il faut prendre le taureau par les contes» (2003), «Comme une odeur de muscles» (2005), «L'arracheuse de temps» (2009) et «De peigne et de misère» (2013).

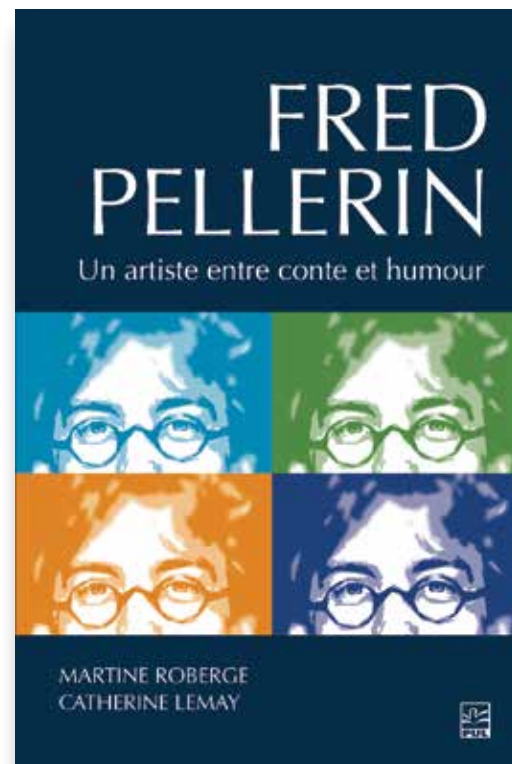
La première partie de leur étude porte sur l'art du conte et du conteur, dans les versions audio, grâce aux enregistrements sur CD et DVD de ses spectacles, et dans les versions écrites publiées aux éditions Planète rebelle et Sarrazine. L'œuvre de Pellerin prend son ampleur dans un univers singulier dont les récits et les personnages, inspirés de près ou de loin des habitants de son village, s'inscrivent dans une trame finement tissée. Les personnages y sont typés, c'est celui du forgeron ou de la sorcière. Fred a su imbriquer

ces stéréotypes dans des histoires qui lui ont été racontées dans l'enfance, principalement par sa grand-mère Bernadette Pellerin, elle-même d'ailleurs intégrée dans les récits. Ce terreau fertile, Pellerin a su le mettre en légendes dans «des histoires à rester deboutte²». Sur le plan théorique, Roberge et Lemay différencient le conte, une narration plutôt universelle et intemporelle, de la légende, qui s'ancre dans des lieux, des époques et des gens qui ont réellement existé. Elles concluent que la fiction de Pellerin a su se nicher quelque part entre les deux. L'une des particularités de ses contes est d'user d'autant de stéréotypes du conte pour les camper dans un univers connu, un terroir très précis, en l'occurrence Saint-Élie-de-Caxton en Mauricie. Voilà le premier ingrédient de la recette.

L'une des particularités de ses contes est d'user d'autant de stéréotypes du conte pour les camper dans un univers connu, un terroir très précis, en l'occurrence Saint-Élie-de-Caxton en Mauricie. Voilà le premier ingrédient de la recette.

Aussi, les chercheurs s'attardent sans surprise à la place fulgurante qu'occupe l'humour et les jeux de mots dans les récits de Pellerin. Que ce soit par des procédés humoristiques de connivence critique, de dérision ou inventé pour le simple plaisir des mots, le conteur s'amuse avec la langue, ses expressions, dont il se sert constamment comme autant d'ingrédients afin de créer un style unique et inimitable. Les chercheuses alimentent leur recherche de nombreux détails sur les effets langagiers de Pellerin. Elles ont étudié les réactions du public, évalué l'intensité des rires après chaque blague du conteur. L'humour grivois, bien que moins présent dans sa narration, semble ce qui provoque les meilleures réactions. Elles font même un portrait statistique de cet humour en répertoriant dans des tableaux les foisonnantes figures langagières, l'ironie, les double-sens, les adynatons et autres hyperboles (figure d'exagération) si fréquents en humour, les décrochages narratifs et digressions pour expliquer un trait grammatical propre à son patelin, etc.

Bref, le langage de Pellerin, à travers ses contes, est scruté à la loupe. Au fil des œuvres, on constate que cet humour touche à plusieurs pans de notre culture, notamment aux archétypes des villages et



villageois du Québec, dans lesquels on peut se reconnaître grâce à des allusions parfois fracassantes à notre société actuelle. C'est une occasion que Pellerin ne semble pas manquer pour critiquer avec légèreté nos travers, nos réactions, nos influences de consommateurs, mais aussi ce bon vieux fond judéo-chrétien. Ses contes sont le miroir de notre terroir qui, entre deux rires à gorge déployée, nous fait néanmoins réfléchir sur notre identité. L'humour, second grand ingrédient.

Roberge et Lemay explorent ensuite l'écriture du conteur, qui a couché par écrit ses histoires, au point d'en faire des objets littéraires remarquables, mais seulement après s'être d'abord pratiqué devant son public lors de ses tournées. Ici également, les divers procédés (phonographiques, sémantiques, narratifs, etc.) sont soigneusement classés et analysés. Pellerin, explique les chercheuses, déconstruit la langue pour jouer avec son matériau et ainsi la reconstruire, notamment pour s'amuser avec les sens des expressions, les renouveler, les archaïser. D'ailleurs, le conteur se désigne lui-même comme «conteux», un terme qu'il a vieilli pour lui accoler une dimension artisanale. Héritier de la tradition orale, mais aussi des littératures québécoise et française classiques, ses premiers contes font bien ressentir cette influence. Les autrices constatent de plus qu'au fil des contes, les jeux de langage se révèlent plus audacieux, plus complexes, plus élaborés. Les procédés sont savamment intriqués les uns dans les autres pour en faire un langage et un style bien à lui que les lecteurs et lectrices doivent apprivoiser. On constate ainsi que l'oralité est indissociable de l'écrit.

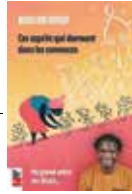
Les chercheuses terminent l'ouvrage par l'analyse des références culturelles de

1 <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1177373/universite-conte-remise-diplome-honneur>

2 <https://www.youtube.com/watch?v=WCE2PAY1RC0>

Boucar

suite de la page 12



lions de personnes être arrachées à leurs foyers, déshumanisés, déportés puis réduits en esclavage. Même s'il semble désormais établi que le lieu a une portée davantage symbolique qu'historique (la Maison des Esclaves n'ayant selon toute vraisemblance pas joué le rôle clé de captivité qu'on lui a un temps prêté), ce centre concentrationnaire située dans la baie de Dakar a de quoi impressionner et bouleverser. Cela explique donc pourquoi on a l'impression au fil de la lecture que le livre fut écrit sous un ciel assombri à l'encre noire au rendu morose.

Fred Pellerin

suite de la page 13



Fred Pellerin, qui peuplent ses contes d'une galerie impressionnante de personnages attachants, comme celui de la mère Gélinas qui peuple Saint-Élie-de-Caxton avec ses 473 enfants.

Aussi, le conteux ponctue ses écrits de citations en exergue, sème ses contes des références savantes dans les titres des récits et dans le corps du texte, explicitement ou implicitement. On sent à la fois l'influence des écrivains et auteurs des légendes québécoises classiques, des figures d'hommes forts comme celle de Louis Cyr, des contes fantastiques traditionnels d'Honoré Beaugrand. Le conteux va de Marcel Proust («Proust, mais Proust égal!») aux pastiches de fables de La Fontaine («Il tenait dans son bec un nuage»), se prête à des chansons interprétées ou créées de sa propre main. Son impressionnante culture accorde admirablement le monde ancien et le monde moderne, lie humour, sensibilité et philosophie. Il s'amuse également à intégrer des références populaires contemporaines afin de créer un lien ludique avec le public et le lectorat. À tout cela se mêle un bagage catholique, un peu sérieux, un peu rigide et sévère, et face auquel Pellerin s'active à ridiculiser avec la force subversive du rire, des grivoiseries et du rocambolique. Les références bibliques comme le déluge ou la marche sur les eaux témoignent d'un lien avec cette matrice culturelle catholique indissociable du Québec. Les amateurs de «pellerinage» ont tout intérêt à avoir une culture aussi bien populaire que littéraire pour naviguer savamment entre ces îles d'érudition.

Au final, cet essai témoigne d'une étude approfondie du langage et du style de Fred Pellerin. Une fois la lecture complétée, il est difficile d'affirmer que l'on ne connaît pas en détail les ingrédients qui

Son impressionnante culture accorde admirablement le monde ancien et le monde moderne, lie humour, sensibilité et philosophie. [...] Les amateurs de «pellerinage» ont tout intérêt à avoir une culture aussi bien populaire que littéraire pour naviguer savamment entre ces îles d'érudition.

Pellerin participe véritablement au «renouveau du conte», qui a marqué le tournant du millénaire et qui a animé les arts de la scène d'un souffle singulier à une époque technoconsumentariste qui nous isole irrémédiablement dans notre consommation de produits culturels tous azimuts. Bien qu'elles ne prétendent pas avoir fait le tour de cette œuvre foisonnante, Roberge et Lemay retiennent de l'art – et de la recette – de Fred Pellerin une authentique leçon de littérature, à savoir la capacité de «jouer avec les mots, [de] jouer avec les histoires»

Dans une conclusion qui n'est pas sans rappeler une célèbre phrase de Alexandre Soljenitsyne, l'auteur convient en définitive que Mame Sanou avait partiellement raison d'avancer que les esprits tentateurs logent au plus profond de la partie la plus fondamentale, centrale et vitale d'une entité. Il estime toutefois qu'elle s'est trompée au sujet de l'identité de ladite entité. Ce n'est pas au cœur des semences que se trouve la possibilité du mal, mais dans le cœur de l'Homme. ❖

font la recette pellerinesque, que les autrices ont identifié magistralement grâce à un colossal travail de moine. Peu d'auteurs peuvent se targuer d'avoir leur langage aussi savamment analysé. Bien que parfois un brin répétitif (l'étude des versions orales et écrites des mêmes contes oblige), cet essai accessible n'en est pas moins professionnel et efficace dans ses analyses. Quiconque souhaiterait intégrer une œuvre de Fred Pellerin à l'étude dans

ses classes aura entre les mains un manuel fort précieux pour enseigner la «parlure» de cet artiste pluridisciplinaire.

Sans le mentionner directement, cet ouvrage laisse deviner qu'à travers la réactualisation du conte se profile une forme de décolonisation de la culture ancienne par rapport à l'actuelle. En effet, les archétypes et les récits de Pellerin nous rappellent les différences entre notre pas-

sé et aujourd'hui, tout en démontrant que sous certains angles, nous n'avons pas trop changé. Le conteur s'émancipe ainsi des carcans littéraires typiques du Québec d'antan tout en renouvelant leurs codes. L'œuvre de Pellerin peut ainsi s'inscrire dans une forme de «néo-terroir», en somme. Pellerin participe véritablement au «renouveau du conte», qui a marqué le tournant du millénaire et qui a animé les arts de la scène d'un souffle singulier à une époque technoconsumentariste qui nous isole irrémédiablement dans notre consommation

de produits culturels tous azimuts. Bien qu'elles ne prétendent pas avoir fait le tour de cette œuvre foisonnante, Roberge et Lemay retiennent de l'art – et de la recette – de Fred Pellerin une authentique leçon de littérature, à savoir la capacité de «jouer avec les mots, [de] jouer avec les histoires³». De jouer avec la fiction. Avec le réel. De faire voir que l'un ne va pas sans l'autre. Que l'un nourrit l'autre. ❖

³ <https://balado.pulaval.com/episode/fred-pellerin-avec-martine-roberge-et-catherine-lemay>